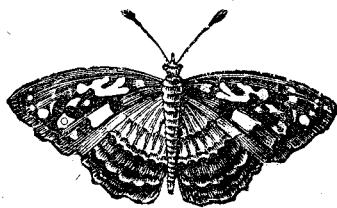


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.

ANGÈLE,

OU L'ÉCHELLE DES FEMMES.

Drame en cinq actes, par Alexandre Dumas.

Le drame d'Angèle vient de paraître. C'est une composition franche et hardie dans laquelle le principal rôle surtout est tracé avec une rare vérité; c'est celui de d'Alvimar, l'homme qui se sert des femmes comme d'un marchepied pour arriver aux honneurs et à la puissance. Pour donner une idée de ce rôle, nous allons transcrire une partie de la seconde scène, scène dans laquelle il se pose pour ainsi dire à nu. Voici comment il raconte sa vie :

« ALFRED D'ALVIMAR. — Je n'ai pas toujours été désenchanté de tout comme je le suis, Ernestine. Je suis entré dans la vie par une porte dorée. Mon père était maître d'une fortune immense et j'étais son seul enfant. En 1819, j'avais vingt-un ans. La mort m'enleva mon père; un procès injuste ma fortune. C'est de là que date mon premier doute. Le doute, quand il naît, commence aux hommes et ne s'arrête pas même à Dieu. Je rassemblai les débris de ma fortune, vingt mille francs à peu près. Ce n'était pas tout-à-fait la moitié de ce que je dépensais en un an. L'éducation universitaire que j'avais reçue et qui m'avait fait vingt fois le premier du collège, ne m'avait rien appris pour la vie réelle. J'avais tout effleuré, rien approfondi. Au milieu d'un salon je paraissais apte à tout; rentré chez moi, j'étais accablé moi-même de la conviction de mon impuissance.

N'importe, je ne voulus pas me rendre sans lutter. Je divisai la faible somme qui me restait en quatre parties; je me donnai quatre ans pour réussir à rétablir ma position ou à m'en créer une autre par tous les moyens honorables que l'industrie met aux mains des hommes. Ce fut une espèce de défi porté au monde et à Dieu, après lequel je pensais que je ne devais plus rien ni à l'un ni à l'autre, si je ne réussissais pas. Je tentai tout. En quatre ans j'usai en forces et en courage ce qu'il en suffirait à une existence toute entière de douleurs. A la fin de ce terme les derniers restes de ma fortune glissèrent petit à petit entre mes mains, et je me trouvai, à vingt-cinq ans, ruiné, las de tout, isolé, sans un seul ami sur la terre, sans un seul parent au monde, malheureux autant qu'il est donné à une créature humaine de le devenir, et cependant n'ayant pas en face de Dieu une seule action mauvaise à me reprocher, je vous le jure, Ernestine, sur tout ce que je regardais autrefois comme sacré. Je balançai un instant entre le suicide et la vie nouvelle où j'allais entrer.

ERNESTINE. — Mais c'est tout un monde nouveau que vous m'ouvrez-là.

ALFRED. — Oui, n'est-ce pas, vous ne pouviez vous douter, quand vous voyiez l'homme des salons et des femmes, l'homme des petits soins et de la galanterie empressée, que cette tête éventée et ce cœur joyeux avaient jamais pu renfermer une pensée profonde et une amère agonie? Cela est pourtant ainsi; il y a en moi deux hommes, dont le second dans



quelque tems n'aura rien conservé du premier.

Du moment où je me suis décidé à vivre, je jetai les yeux sur le monde ; il semblait qu'un voile était tombé de ma vue, tant chaque chose m'apparut sous sa véritable forme. Je reconnus des hommes qui étaient encore ce que j'avais été, et je me pris à rire en voyant comme autour d'eux chacun tirait à soi un lambeau de leur honneur et de leur fortune, jusqu'à ce qu'à la fin ils se trouvassent nus et désespérés comme je l'étais. Puis, dès que je fus convaincu que le mal particulier concourait au bien général, il me parut de droit incontestable de rendre aux individus le mal que la société m'avait fait, du moment que du mal des autres naîtrait un bien pour moi ; car faire le mal pour le plaisir du mal est un travail inutile. Alors je me pris à réfléchir. Je me dis qu'il serait d'un homme de génie de rebâtir avec les mains frêles et délicates des femmes cet échafaudage de fortune que la main de fer des événements et des hommes avait renversé. Ce calcul en valait un autre, et j'y trouvais de plus le plaisir. Dès-lors je devins courtisan de caresses ; les boudoirs furent mes antichambres ; une déclaration d'amour me valut une place ; un premier baiser, la croix ; les femmes sont d'admirables solliciteuses : j'utilisai le crédit de chacune ; j'obtins pour moi et je n'ôtai rien à personne ; une brouille leur laissait leur crédit où je voyais qu'elles allaient l'user en ma faveur ; c'est de la délicatesse ou je ne m'y connais pas.

ERNESTINE. — Mais aucune ne vous a donc aimé ?

ALFRED. — Toutes en ont eu l'air ; mais comme jusqu'à présent aucun malheur n'en est résulté, je commence à en douter. Je vous en fais juge vous-même, Ernestine, vous connaissez quelques-unes des femmes qui m'ont porté où je suis : je dois à M^{me} de Breuil un secrétariat d'ambassade à Madrid. J'y restai trois mois ; quand je revins, je n'eus pas besoin de me brouiller avec elle. La jolie M^{me} d'Orsay voulait un amant titré : grâce à elle je devins baron. Nous nous séparâmes ; son amour n'en devint que plus aristocratique, et je fus remplacé par un comte. A vous, Ernestine, je dus cette croix et un bonheur si réel que je tremblai de le voir finir, et cela est si vrai que, dès que je m'aperçus que votre amour prenait les symptômes d'une passion, je partis. Ce qui devait nous sauver tous deux vous perdit seule ; vous vîntes me rejoindre et vous eûtes tort. Eh bien ! comprenez-vous maintenant ? cet ouragan de trois journées qui a soufflé sur la vieille cour, en l'emportant avec lui, vient de renverser l'édifice que six ans de calculs et de peines avaient bâti. Pensions, titres, croix, le bras du peuple vient de m'arracher tout cela ; tout est à recommencer, tout est à refaire, et j'ai trente-trois ans, trente-trois ans !... et là... du dégoût (frappant son cœur), comme un homme qui sort veuf de la vie. Oh ! je crois que

j'échangerais volontiers cette existence pleine de force et de santé contre l'existence de ce jeune Henri Muller, le fils de notre hôte, qui mourra avant un an peut-être, qui mourra du moins les yeux sur la vie, regrettant ce monde et croyant à un autre.

ERNESTINE. — Ah ! Alfred, qui m'eût dit que ce serait vous que je plaindrais ?

ALFRED. — Oui, plaignez-moi, car vous êtes la seule femme qui me connaissant puissiez me plaindre ; et il a fallu pour que je vous dise ces choses, il a fallu que mon cœur fût brisé, et ce n'a pu être que par une blessure que sortit à vos yeux tout le secret de ma vie passée et future, etc.

Voici des stances qui prouveront au public lyonnais que l'auteur du *Jour des Noces*, comédie en trois actes, est appelé à prendre dans le genre élégiaque une éclatante revanche de la défaite qu'elle a essuyée au théâtre. Ou se rappelle du reste par quels vers énergiques elle répondit dans le temps aux siffleurs de son œuvre.

LA POITRINAIRE.

Laisse-moi vivre encor, ô ma faible poitrine !
O mon souffle voilé, comme un jour qui décline,
Laisse-moi vivre encor !
Lorsqu'on voit le néant de la feuille qui tombe,
Les lambeaux du linceul, l'abandon de la tombe,
La vie est un trésor.

Laisse-moi vivre encor, ô tête qui m'abuse !
Ame au cratère ardent, qui m'embrase et qui m'use,
Oh ! restreins ton essor !
Tes vœux passionnés, tes élans de tendresse,
Tes transports de bonheur, tes retours de tristesse,
Laisse-moi vivre encor !

Laisse-moi vivre encor, ô cœur qui bat trop vite,
Qui se trouble, bondit, comme fuit et palpite
Le cerf au son du cor,
Où mon sang se refoule, où porte chaque atteinte,
Où se heurtent sans fin et l'espoir et la crainte,
Laisse-moi vivre encor !

Laisse-moi vivre encor, ô toi que j'idolâtre,
Toi plus pur que l'éclat d'une lampe d'albâtre,
Plus précieux que l'or !
Toi qui d'illusions me forme un doux cortège ;
Toi qui charmes mes jours, mais aussi les abrège,
Laisse-moi vivre encor !

C'est que vivre, c'est tout ! après, qui le remplace ?
Savons-nous de nos sens qui prend la vaste place
Quand tout va s'abîmer !

C'est que vivre, c'est grand, c'est savoir, c'est apprendre,
C'est que vivre est penser, éprouver, voir, entendre,
C'est que vivre est aimer !

La vie est un bienfait, quoiqu'on aime à s'en plaindre ;
Mais trépasser, finir, cesser d'être, s'éteindre,

Dire en fermant les yeux :

« Tout ce qui m'appartient et qui m'est cher peut-être
Avant la fin du jour aura changé de maître. »

Mourir, c'est trop affreux !

Oui, je veux exister, oui, je veux de la vie !

Qu'elle soit languissante, orageuse, flétrie,

Je ne la maudis pas.

Je veux la retenir, je veux qu'elle m'écoute,

Oui, je veux à genoux, n'importe en quelle route,

Me traîner sur ses pas.

La vie et rien de plus ! la misère, une grille,

Pourvu que le soleil entre ses barreaux brille,

Je puis m'en contenter.

Par la fatalité, la fortune éphémère,

Balotté sur les flots, cahoté sur la terre,

C'est encore exister !

Oui, j'accepterai tout dans mon pacte avec elle ;

Oui, pour revoir encor une saison nouvelle,

Que l'hiver soit affreux !

Que je souffre du froid, du vent, de la tempête,

Que des flocons de neige en tombant sur ma tête

Blanchissent mes cheveux ;

Que d'un teint animé, dont l'éclat trompe encore,

Comme un soleil couchant l'incarnat se colore

De son dernier rayon !

Tandis que de mes mains osseuses et livides,

Les ongles grandissant comme griffes avides

Creuseront mon sillon.

Que sur un lit de paille ou sur l'humide pierre

Je voie à pas de loup venir l'heure dernière,

Durant des ans, des mois ;

Que j'en puisse compter le nombre qui m'appelle ;

Mais avant d'obéir que l'horloge cruelle

Sonne au moins douze fois !

Car je veux voir le cèdre aussi grand qu'il peut l'être,

Autour du vieux clocher le peuplier, le hêtre,

Dresser leurs fronts jaloux ;

Le phénix, du soleil se faire un diadème ;

L'aigle le dépasser, et voir celui que j'aime

Monter plus haut qu'eux tous !

H^e, marquise d'E.

THÉÂTRES.

Jeudi dernier l'opéra de Rossini, *la Pie voleuse*, très-habilement arrangé pour la scène Française, par M. Castil-blaze, a été représenté avec un ensemble parfait ; M^{me} Derancourt s'y est montrée à la fois excellente comédienne et délicieuse cantatrice dans le rôle de Ninette ; la scène du cachot surtout a été rendue admirablement, et M^{me} Vadé-Bibre dans le rôle de *Petit-Jacques* a bien mérité de partager les applaudissements du public avec notre première chan-

teuse. Gustave Blès quoique privé de l'occasion de placer un de ces points d'orgue longs d'une lieue, et peut-être à cause de cela, a joué et chanté comme on devait l'attendre d'un artiste dont la réputation est faite. Le rôle difficile du bailli a été rendu avec intelligence et bonheur par Tilly.

Dire que cette soirée s'est terminée par la *Sylphide*, c'est rappeler le triomphe de M^{me} Lecomte et l'enthousiasme des spectateurs.

Le lendemain les *Visitandines* et le *Carnaval de Venise*, ont mérité à tous de justes applaudissements. L'apparition de M^{me} Herliska dans le *Gardien* a prouvé que cette gracieuse actrice pouvait briller au premier comme au second théâtre.

— Prudent a fait sa rentrée jeudi dans *Philippe et la Gageure des trois Commères*. Il a reçu du public l'accueil auquel il est accoutumé depuis qu'il est à Lyon. On apprendra sans doute avec plaisir que l'administration de notre petit théâtre a réengagé cet artiste qui répand tant de gaieté et de vie sur la scène.

— C'est aujourd'hui à midi qu'aura lieu au foyer du Grand-Théâtre la matinée musicale de M. Ch. Mansui. Le programme du concert et le nom de M. Mansui, ainsi que celui des artistes qui doivent se faire entendre est un sûr garant du plaisir qui attend les dilettanti. La réputation de M. Ch. Mansui est trop solidement établie pour qu'on ne s'empresse de payer à un pianiste aussi distingué le tribut d'admiration qui lui est dû.

— On parle d'un ballet nouveau, dont la composition appartient à M. Léon et la musique à notre habile chef d'orchestre M. Crémont. C'est d'un bon augure.

— Un grand bal se prépare avec une solennité nouvelle pour notre cité. A l'instar des théâtres italiens, une loterie y sera tirée. Le billet sera de 25 francs.

LYON.

Air du vaudeville de Colombine mannequin,

ou : je suis vilain

Dans Lyon, ville d'opulence,
L'argent est le plus sûr appui ;
Chacun veut tenir la balance
Pour partager celui d'autrui ;
C'est ainsi que l'homme s'occupe
Dans cette basse région,
L'un est fripon et l'autre est dupe.
Heureux Lyon ! (bis.)

Dans cette ville de province
La bourgeoisie a ses travers,
Le banquier fait le petit prince,
La coquette prend de grands airs,
Tous les gens y sont pacifiques,
L'intérêt fait leur union :
Point de meilleures républiques !
Heureux Lyon ! (bis.)

L'un vous entretient de la Bourse,
L'autre de billets au porteur;
C'est vainement qu'on prend la course,
Il n'est point d'abri protecteur.
Dans quelque coin que l'on s'enfuit
Se répand la contagion;
On dit qu'ici l'esprit s'ennuie.
Heureux Lyon ! (bis.)

Jadis on prônait la noblesse,
Aujourd'hui c'est l'homme opulent;
On n'estime que la richesse,
Et l'on méprise le talent.
Pourtant, grâce à plus d'un génie,
Et pour la gloire d'Illion,
Nous avons une académie.
Heureux Lyon ! (bis.)

C'est Saint-Clair maintenant qui brille;
Il exploite et nous travaillons;
De ses comptoirs où l'or scintille
Le pauvre éloigne ses haillons.
Il sait que près de tant d'aisance,
S'il projette un pâle rayon,
On fuit toujours son indigence.
Heureux Lyon ! (bis.)

C'est une ville d'égoïsme,
De misères et de douleurs;
Mais le riche à travers d'un prisme,
Ne voit que magiques couleurs.
Cette ville si fortunée,
A cependant comme Albion,
Neuf mois de brouillards dans l'année,
Heureux Lyon ! (bis.) J. B. C.

LYON.

— M. Thiphaine a été acquitté au tribunal correctionnel, sur la défense présentée par M^e Jules Favre.

— Le concert de M^{me} Feuillet-Dumus, harpiste de la cour belge, aura lieu cette semaine. M. Baumann, Crema, et les artistes les plus distingués de notre Grand-Théâtre concourront, dit-on, à son exécution. Nous appelons l'attention des dilettants sur le talent de cette jeune virtuose. Nous donnerons le programme dès qu'il nous sera parvenu.

— L'admirable tableau de *Boissy d'Anglas*, par M. Court, est encore visible pendant quelques jours. Nous ne pouvons qu'inviter les retardataires à se rendre en hâte dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, où cette page d'histoire est exposée.

— La loterie des objets d'art est en pleine activité. On en distribue maintenant les billets. Cela a donné lieu à une société des amis des arts qui s'organise en ce moment à l'effet d'établir ici un centre constant d'émulation et d'encouragement pour les artistes lyonnais.

COUPS-D'AILE.

— Un plaisant entendant jouer la *Marseillaise* par la musique de la garnison, s'écria : qu'on dise que nous n'avons pas un *air de liberté* !

— Pour avoir l'opéra de *Robert*, le public fait le diable.

— La police est décidée à laisser vendre les *canards* dans les rues de Lyon, ce n'est pas un *coup d'elle*.

— La pâtisserie est à la hausse depuis l'ouverture des bals du Préfet. Le pâtissier soumissionnaire pour les fournitures de l'hiver, attend de Paris quelques hommes d'état, connu dans l'art de faire des brioches.

— Depuis que la Saône est rentrée dans son lit, les balayeurs sont allés se coucher.

M. LUARD, DOCTEUR EN MÉDECINE,

A. M. WILLIAMS,

Ancien Oculiste du feu roi Louis XVIII et de Charles X,
Oculiste honoraire de LL. MM. Louis Philippe 1^{er},
roi des Français, et Léopold 1^{er}, roi des Belges.,
actuellement à Lyon, hôtel des Colonies, rue Neuve-
de-la-Préfecture, n° 8.

Monsieur, je me fais un devoir de rendre hommage aux excellents remèdes inventés par les hommes qui se livrent à l'exercice d'une des branches de l'art de guérir, et je ne puis sous ce rapport, Monsieur, vous le refuser, ayant éprouvé un succès complet de vos Topiques dans diverses maladies des yeux, et particulièrement chez une femme qui fut frappée devant moi de goutte seréine à l'œil droit, sans avoir éprouvé antérieurement à cet accident aucune indisposition qui pût faire soupçonner cet affreux événement. Ayant examiné attentivement les deux yeux, la dilatation de la pupille, et son peu de contractibilité, il me fut aisé de prédire que, sous vingt-quatre heures, peut-être, elle serait privée de la lumière. En effet, ma prédiction ne fut que trop vraie, et cette personne fut plongée dans l'obscurité la plus complète; on employa les vomitifs, les vésicatoires, sétons, sans aucun succès, et après cinq à six semaines de cet état affreux, je conseillai l'usage de vos remèdes, dont je m'étais servi avec quelque avantage dans des circonstances moins graves. Aussitôt arrivés, on s'empressa d'en faire usage, et, au bout d'un mois environ, la vue se rétablit peu à peu, et dans la suite elle devint aussi bonne qu'elle eût jamais été.

Voilà, Monsieur, l'exacte vérité que je me plais à vous transmettre par écrit. Je dois aussi vous féliciter pour les heureux résultats que vous avez obtenus sur plusieurs personnes d'Honfleur qui sont allées vous voir au Havre, pendant votre dernier séjour en cette ville, soit entièrement aveugles, soit privées d'un œil, et ont par vos soins recouvré la vue, et qui continuent d'être dans un état très-satisfaisant. J'ai également à vous remercier du traité sur les maladies des yeux et des oreilles, que vous avez eu l'obligeance de m'adresser; et si j'ai tant tardé à vous en exprimer ma reconnaissance, c'est que j'espérais toujours passer au Havre avec mon épouse, dont je me proposais de vous prier d'examiner les yeux qui sont souvent affectés de petits dépôts qui se forment dans le bord des paupières, ce qui les affaiblit au point, qu'elle ne peut plus s'occuper de son aiguille, travail qui charmait ses ennuis et faisait le bonheur de sa vie. Mais le mauvais temps sera cause que nous serons privés de l'avantage de vous voir. Recevez, je vous prie, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-obéissant serviteur.

Honfleur, le 21 septembre 1829.

LUARD, D.-M.

M. ROZET,

CHEF D'ORCHESTRE DES BALS DU GRAND-THÉÂTRE,

A l'honneur de prévenir MM. les amateurs qu'il vient de monter un quatuor pour les bals et soirées de cet hiver dans lequel on entendra M. Ludgini, trompette à clef.

S'adresser chez lui, rue de la fromagerie, n° 1.